

Une bonne journée pour le football suisse !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 11

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

torité, dite « d'hygiène », affirme que notre destruction radicale est une action méritoire. Sous le vil prétexte d'assainissement de notre ville, elle invite la population et même les enfants à organiser un massacre général, un carnage sans pitié, dont nous serions, avec nos frères inférieurs, les souris, les seules victimes.

Pour stimuler l'ardeur de nos assassins, on va jusqu'à nous reprocher notre vie de famille, nos naissances nombreuses, au lieu de prendre exemple sur nous, au point de vue repopulation, afin de créer le nombre de locataires nécessaire pour occuper, dans un avenir rapproché, les milliers d'appartements devenus vacants. Déjà par la construction d'immeubles et de quartiers neufs, on a cherché à troubler notre existence jusqu'ici si paisible. Aujourd'hui, on veut l'extinction de notre race !

Chers sujets ! vous serez d'accord avec moi pour flétrir comme il convient une telle mesure et pour protester contre cette iniquité.

Pourquoi la même autorité ne décrète-t-elle pas, après nous, une « Semaine des puces », une autre contre les punaises, les moustiques, autant d'animaux avides de sang humain, alors que, de mémoire de rat, il n'y a pas eu d'exemple que nous, les rats, nous ayons, de sang-froid, dévoré un être humain vivant ! N'est-ce pas une injustice criante, une partialité monstrueuse, que cette « Semaine des rats » ?

Chers sujets ! Pour protester contre cet abus de pouvoir dont nous serions les seules victimes, nous n'avons qu'un seul moyen à notre disposition : *La grève de la faim* ! Si la mesure destructive dont on nous menace n'est pas annulée officiellement dans les trois jours, nous tous, ici présents, et tous ceux qui seront mis au courant, vous devez vous abstenir de détruire toute cette marchandise malodorante, dont nous nous chargeons auparavant, dans l'intérêt de la salubrité publique. Vous dédaignerez également ces autres choses comestibles dont on nous accuse d'abuser, dans les buffets de cuisine et dans les garde-manger, avec une mauvaise foi évidente. Que pas un, d'entre vous, ne se laisse tenter, durant la grève, par de traitreuses tartines au beurre ou d'alléchantes tranches de lard, qu'en temps ordinaire nous nous permettions d'ajouter à notre menu.

Si vous succombiez à la tentation, ce serait votre mort, une mort atroce, après d'indicibles souffrances, puisque la cruauté de nos persécuteurs a été jusqu'à empoisonner ces friandises, avec la complicité honteuse des pharmaciens et des droguistes.

Le décret municipal est un assassinat collectif d'êtres inoffensifs, auxquels on ne peut reprocher qu'un léger défaut : la gourmandise. Soyons unis et nous aurons gains de cause ! Je flétris, pour terminer, ces quelques pauvres sujets qui se sont laissés prendre vivants, bêtement et qu'on a eu la lâcheté d'exposer dans quelques vitrines de notre ville, pour stimuler le zèle de nos bourreaux.

Si, en haut lieu, on revient à de meilleurs sentiments à notre égard, nous profiterons de notre victoire pour exiger la destruction complète des chiens-ratiers et des matous. Les minettes chères à leurs mères seront épargnées ; elles ne nous poursuivront guère, étant trop bien nourries par leurs maîtresses.

Nous demanderons en outre qu'il soit sévèrement défendu de vendre des trappes à rat ou à souris, engins meurtriers pour nos jeunes sujets inexpérimentés.

Rats des villes ! Rats des campagnes. Tous solidaires ! Tous debout pour la défense de notre existence !

Pas de faux-frères ! Pas de défaillance ! »

Cette péroraison, non dépourvue d'une certaine logique, fut accueillie avec enthousiasme. Le « Rats des rats » se frisait la moustache, siégeant évident de satisfaction.

Deux heures sonnaient à l'église de St-Lau-

rent lorsque l'assemblée fut déclarée close et l'auditoire s'écoula lentement, le long des méandres de nos catacombes lausannoises, avec le sentiment d'avoir fait du bon travail.

Reportage fidèle, par F. Waelfli.

Une bonne journée pour le football suisse ! C'est celle qui a vu nos deux équipes nationales l'emporter, à Paris et à Lausanne, sur celles de France, matches mémorables dont quelques photographies figurent dans *L'Illustré* du 15 mars. Voir en outre : la démission de M. Haerberlin, le duel Frot-Chiappe, les septante ans de d'Amunzio, une descente dans un volcan de Java, en marge du salon de l'auto, les bruits de coulisse de la pièce « Le train-fantôme », la revue de Ruy Blag : « Rouge et Zone », le roman « La Suite des Trois Mousquetaires », etc.

L'HOMME AUX OREILLES ECARTÉES

DANS un café de la ville, Théodore Bouffe était assis. Il penchait sa tête aux oreilles anormalement écartées sur la quatrième page d'un journal et, de tout près car il était prodigieusement myope, lisait avec une attention minutieuse les « offres et demandes d'emploi ».

Sur la table, un bock vide, comme gradué de cercle multiples de mousse, témoignait que la bière avait été longuement dégustée à petits coups.

Théodore Bouffe cherchait une position sociale. C'est une recherche bien difficile quand on n'a aucun métier, aucune aptitude, aucun don, aucune facilité. Elle l'est encore bien plus quand — c'était le cas pour Théodore — on joint à sa nullité effective l'apparence physique d'une niaiserie incurable grâce à un écartement exagéré des oreilles et à une bouche entr'ouverte une fois pour toutes.

Heureusement, il y a des grâces d'état. Théodore Bouffe ignorait absolument son infériorité intellectuelle. Il ne savait pas non plus que sa bouche demeurait habituellement ouverte. Et quand il se regardait dans un miroir, il se réjouissait que ses oreilles ne fussent pas appliquées contre son crâne à l'imitation de celles de tant de ses semblables, évidemment dégénérés. On ne s'étonnera pas que, dans de telles dispositions d'esprit, le pauvre garçon attribuât uniquement à la malchance la difficulté qu'il avait de conserver longtemps un poste quelconque.

Donc Théodore égrenait une à une les offres d'emploi sans trouver quelque chose qui lui convînt. Ou bien les demandeurs exigeaient des connaissances techniques spéciales — a-t-on idée de ça ! — ou bien — pour qui le prenait-on ? — ils proposaient de vils emplois de manœuvres, d'hommes de peine, de colporteurs, de débardeurs.

Il lisait toujours, et déjà l'approche de la signature du gérant du journal à la fin de la dernière colonne le remplissait de découragement, quand il tomba en arrêt sur une annonce ainsi rédigée :

« ON DEMANDE employé intelligent, très actif, bien élevé, connaissant au moins trois langues à fond pour traduire correspondance dans très importante maison de commerce. Quatre cents francs par mois pour commencer. Situation d'avenir. S'adresser 108, rue de la Pépinière. Urgent. »

Théodore réfléchit autant qu'il était en son pouvoir :

« Intelligent, bien élevé, trois langues, conclut-il, voilà ce qu'il me faut... La maison est voisine, ne perdons pas une minute... Mon petit Théo, je crois que, cette fois-ci, tu vas pouvoir écrire à papa et maman Bouffe, à Aurillac, que ta fortune est faite ! »

Il régla son bock, rectifia sa tenue et gagna le 108 de la rue de la Pépinière. C'était un grand hôtel particulier sur la façade duquel on lisait :

JULES VRIGNOTTEAU

Importation de combustibles en gros.

Tout de suite, Théodore, en pénétrant dans la vaste ruhe affairée, eut le sentiment de l'importance de la maison. Un garçon l'adressa à un commis, qui l'adressa à un autre, lequel, ayant téléphoné à un troisième personnage, lui dit :

— Passez dans ce salon d'attente, le secrétaire

particulier de M. Vrignotteau va vous recevoir.

Après un quart d'heure d'attente, un monsieur d'aspect froid et sévère apparut :

— C'est vous qui venez pour la place de traducteur ? Vous avez des papiers ? Bon... Vous savez que la maison est en rapport avec le monde entier : vous aurez du travail... Mais si vous faites bien l'affaire, vous pouvez vous créer une belle situation... Vous connaissez trois langues à fond ?

— J'en connais sept.

Le secrétaire sursauta :

— Sept langues ? s'écria-t-il, ne pouvant dissimuler son admiration... Oh ! oh ! Voilà qui est intéressant ! Le patron pensait qu'il lui faudrait pour les traductions au moins deux employés, chacun parlant des langues différentes ; il va être ravi, et je ne serais pas étonné qu'il vous donnât tout de suite cinq cents francs par mois... Il va vous voir lui-même... Vous êtes un sujet exceptionnel... Sept langues !... Je vais vous annoncer... Tenez-vous bien, et pas de phrases. Le patron n'est pas commode, il a tant de soucis dans la tête !... Il a autre chose à faire qu'à bavarder avec vous, mais il tient à embaucher lui-même tous les employés... Je vais déjà lui dire que je réponds de vous...

Après un nouveau quart d'heure d'attente au milieu d'un va-et-vient incessant de commis et de carillonnages du téléphone, Théodore Bouffe fut introduit solennellement par le secrétaire dans le bureau du puissant patron. Celui-ci manipulait et signait des papiers d'un air de mauvaise humeur :

— Perdons pas de temps, dit-il en mâchant les syllabes et d'un ton rogue... C'est vous le nouvel employé traducteur ? Parait que vous savez sept langues à fond ? Intéressant... Dans quel ordre classez-vous ces sept langues, au point de vue de la connaissance que vous en avez

— Celle que je sais le mieux, c'est le français.

— Le français ? Vous comptez ça pour une langue ?... Après ?

— Après, c'est le *patois*, parce que ma famille est d'Aurillac.

M. Vrignotteau jeta un regard stupéfait au secrétaire particulier, envahi lui-même tout à coup par une inquiétude intense.

— Le *patois* ? Après ?

— Après, c'est le *javanais*.

— Le *javanais* ?

— Oui... *Jave lave bavarlave travès bavien* !...

Après, c'est l'*argot*, parce que j'ai aidé à recopier un dictionnaire de la langue verte chez un éditeur... Puis, c'est l'*espéranto*, parce que ce même éditeur en a imprimé une méthode... Et puis, c'est le *langage des sourds-muets*, avec les doigts, parce que j'ai été six mois économiste dans une institution spéciale... Et, enfin, le *langage Braille*, pour les aveugles, parce que j'ai été employé dans une œuvre des Dames compatissantes... Ça fait bien sept langues, et je puis dire que...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : bousculé par le secrétaire, projeté brutalement par lui dans l'antichambre, là, cueilli, puis boxé par un huissier costaud, il dégringola l'escalier et se retrouva tout meurtri et tout ahuri sur le trottoir.

M. Z.

LES TRIANGLES

Il me fut comme une mauvaise plaisanterie. Parce qu'il faisait très beau, très bleu, déjà chaud et qu'on pouvait sans manteau offrir son dos au soleil, on se disait : cette fois ça y est ! Voilà l'hiver derrière nous. Dans le tram, les hommes qui restent debout sur la plate-forme (même s'il y a de la place à l'intérieur) parlaient du froid et de la neige comme quelque chose de classé, de passé, sur quoi l'on peut émettre son opinion en parfaite indépendance. Un avion, quelque part ronronnait comme une scie circulaire, brusquement se taisait, et levait les yeux, on voyait son ventre blanc miroiter comme une fenêtre qui se ferme...

De nouveau, ils étaient là, devant moi, les énormes triangles. Et il fallut bien que je les regarde !

On les avait traînés dans ce coin de place,